

Vivre, ce long chemin

Louise Deschênes

Numéro 72, hiver 2006

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/6290ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Société littéraire de Laval

ISSN

1194-8159 (imprimé)

1920-812X (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Deschênes, L. (2006). Vivre, ce long chemin. *Brèves littéraires*, (72), 31–36.

LOUISE DESCHÊNES

Vivre, ce long chemin

Qu'y a-t-il de plus troublant, de plus terriblement humain, que l'effacement de la mémoire ? Un instant, les souvenirs s'assemblent en visages, en lumière, et, brutalement, ils dérivent, ne s'accrochent plus à rien, s'agitent comme les éphémères dansent sur les lacs.

Dans l'œil de la tempête : une vie. Une branche cassée. Un simple bruit : balle de laine tombée de tes mains.

Tu te berces, l'âme tachetée d'enfance, au rythme de ma peine comme de ton silence. Les mains jointes sur les ruines du jour. Tu es rocher, fleur de givre. Tu es brume de mer, rafale de neige dans la nuit. Que le vent se lève, puisqu'il en est ainsi.

J'écris du bout des doigts sur le givre : ton nom. Toi qui n'as jamais rien écrit. Rien dit, ou du bout des lèvres. Tout s'efface sur la vitre que ma bouche réchauffe. Tu es partie, mon âme dans tes bagages. De nuit, tu voyageras, à l'insu des oiseaux. Et je guetterai ton vol dans mes rêves de cendres.

Mon visage est-il un simple reflet du tien ? Moi qui ignore le chemin des anges ou des démons. Ne connais que l'impatience de l'amour. Est-ce la mer là-bas ? Le chatouillement des vagues sur les pierres ? Je voudrais te parler de l'odeur du sel sur la peau.

De l'amour d'un homme. Te chanter comme les mouettes la complainte du soir qui tombe. Trop vite, dans ma tête.

Depuis que tu es là, assise dans ton silence. Et que j'attends. Attends le mot *réconfort* qui me manque. Je suis morte tant de fois, oubliée entre deux mots. L'un trop timide, l'autre trop grand. Des mots, réduits en poussière : main tendue au-dessus des gouffres qui te guettent. Possèdent déjà ton esprit.

Je t'accompagne, détresse ciselée aux doigts. Te parle du poids réel du corps abandonné : aujourd'hui, ta seule réalité. Et je compte les feuilles tombées des arbres. En silence, douloureux silence où le cri a mis des gants de laine pour ne pas fracasser la vitre qui nous sépare. Saison d'enfer : toujours penser à toi. Alors que s'écourent ennuis et plaisirs. Sourires et larmes au-dessous d'un ciel indifférent. Ma jeunesse envolée au même rythme que tes pensées.

Les étoiles une à une s'éteignent dans ta tête. Les planètes ont éclaté. L'origine du monde s'est perdue. Tu ne la cherches même plus, frôlant de trop près l'obscurité première, plus froide encore que ne le fut la main posée sur la tienne. De quel danger te parler encore ? Sur ta peau, glissent les pires famines, les plus atroces guerres. Ta vie crépuscule n'enfante plus rien. Et je reste colère comme tous les enfants abandonnés au seuil de la vie. Enfants inutiles venus à ton chevet trop tard. Depuis toujours trop tard parler une langue qui aurait pu être la tienne.

Ai-je le droit d'évoquer le long couloir ? Le mouvoir des bouches affamées ? Les gémissements et les regards ? L'odeur tenace de la mort qui se glisse, d'une chambre à l'autre, jusqu'à la tienne ? Ai-je le

droit de prendre dans mes bras ton souvenir plus que ton corps : satellite errant ? Est-ce le moment ? Me permets-tu d'y croire une seule fois ? D'appeler pour nous deux le calme d'amour, la main caressante ? Est-ce le moment ? La question pourrit dans mon sang depuis ma naissance de toi.

Dans quel vertige nommer ton nom de mère ? Dans quel émiettement ramasser à ta place les mots souches qui ont, jadis, fait chavirer ton cœur ? À l'aube de ta jeunesse, tu dances dans des nuits où je n'existe pas. Où l'amour avait visage d'avenir, et non de passé. Tu dances une gigue affolée où mon visage n'est rien.

L'âme empesée, je n'ai plus de racines pour me conduire jusqu'à toi. Et je pleure d'être privée de ta musique. Entends-tu ce bruissement des baisers retenus : mon ciel d'hiver, ma seule saison ? Cet éternel dimanche. Aujourd'hui, c'est dimanche. Et tu ne ris pas. C'est dimanche en vain, le seul bonheur de le dire ne suffit pas.

Je tremble comme jadis, non pas d'ennui, de colère, mais d'inutile patience. Toutes les nuits, j'entreprends ce long pèlerinage vers toi qui dors, chambre obscure tapissée de photos étranges. Mais qui sont ces visages qui te fixent ? La question existe-t-elle seulement pour moi qui ai devoir de mémoire, traîne son corps comme un rivage invisible à tes yeux.

Toutes les nuits, dans la forêt obscure de ton regard, j'écoute ton visage se perdre : masque funéraire qui hante mes nuits. J'approche à pas feutrés les yeux fixés sur l'empreinte de ton corps plus que sur toi. Vacuité affolante. Et découvre les marais glauques de ton regard sous ce ciel insolent, paysage presque irréel pour l'enfant rebelle que je suis.

J'approche et m'éloigne, sans espoir de retour, les saules pleureurs de tes bras repliés sur les instants qui nous séparent. Inexorablement. La joue contre la porte, j'écoute le silence distillé. La nuit qui te berce, t'emporte dans ce sommeil léthal. L'amour est de trop dans l'exil qui est le tien. Perdu le nord. Perdu le chemin qui mène dans tes forêts mystères. Perdue l'étoile qui porte ton nom pour tous les hommes encore à venir, ignorants de ta vie, arrêtés au seuil de la maison. Où tu dors et gémis de tendres souvenirs, d'aubes claires et de nocturnes envolées.

Je n'ose entrer, troubler le rêve qui t'abrite. Jusqu'à la fin, je parlerai en ton nom de cette errance des âmes inquiètes de tout. La peur au ventre devant les feux éteints. Tant d'obscurités ont soudé nos vies sur le versant nuageux. Tant de nuits où tu as ignoré l'appel apeuré, les mots fantômes parmi les fantômes.

Je rêve d'une maison inhabitée. Elle est pourtant là, les vitres couvertes de suie, dressée comme un ultime souvenir. Le jour de ta mort, j'y entrerai pour la première fois, seule comme dans un secret préservé de peine et de misère. J'y entrerai pour entendre enfin les larmes qui nous séparent mais parlent de nos vies empilées l'une sur l'autre. Jusqu'à déraison.

Et la fatigue enfouie dans mes reins sera là, fleur de ton absence. À l'orée de ma fatigue, j'entends la procession des souvenirs. Puis-je croire qu'une enfant à la peau trop pâle se glisse dans le cortège ? Puis-je croire qu'une petite place me soit réservée ? Aucune preuve ne me sera donnée. Et je rôderai à jamais dans les sentiers de ton enfance, écoutant les loups, les ours, marcher derrière toi. Les fraises des champs colorant des doigts. Cette rougeur habite le creux du

temps comme une plaie qui ne veut pas guérir. Un cri dans mon ventre de femme.

Je suis fille et mère. Donner n'est pas perdre. L'erreur n'est pas de toi, elle gémit dans le noir. Un jour, je prendrai ta place, nommerai, peut-être en vain, le nom de ceux qui veillent près du ventre vide, orphelins avant l'heure.

Après une vie d'hésitations, j'apprends à me tenir à l'horizon de toutes pensées pour ne pas nuire à ton repos. Le troubler serait plus que cruel. Inconscience de l'effort qui est le tien pour simplement croire en ta présence. Il n'y a pas d'image plus troublante que cette absence de désir. D'attente, face au temps qui reste par-devers toi. Là-bas, tu comptes les minutes sans avenir. Laisse le courant t'emporter, méandres de mémoire désormais interdits à d'autres que toi.

Il en aura fallu des heures perdues, des appétits oubliés, pour noyer la lueur de tes yeux. Ton visage est une frontière. Une simple ligne dessinée sur le sol. Dans ses broussailles, j'entends ton rire avaler les mots. Inconsolables. Tu fixes l'ailleurs comme jamais je n'ai su le faire. Toujours devant moi, à me cacher le paysage, même celui de ta mort. Dans une seconde, les mots auront disparu, laissant derrière eux l'odeur de la lèpre. Cette fleur tardive, mortelle, que je suis seule à voir. À redouter encore. Elle restera après : écorce infime du silence royal qui fut, entre nous, le chemin plein d'embûches, de carrefours invisibles, où nos corps en vain se sont cherchés.

Vivre, ce long chemin. Aujourd'hui, un seul instant. Qui es-tu pour être devenue cet écho amer ? Ce cristal qui ne réfléchit rien ? Le cri n'est rien, une dernière

marche peut-être. Il hésite, hésitera jusqu'à la fin. Et je serai hagarde, impuissante à défier le temps qui te retire du théâtre des vivants.

Je joue faux, plus que jamais. Pauvre colombine, à réciter les mots qui furent jadis mon âpre défense contre toi. La peur, cette mauvaise actrice, n'a pas su dire le dernier mot. Un simple mot, première entaille dans la stèle qui t'attend. J'ignore ce qui sera gravé, plus tard. Si mon cœur saura traduire l'épanchement intime qui me brûle encore en cet instant.

Voilà le moment où tout doit retourner au silence. Voilà le moment que je redoute plus que tout. Plus que la mort. Plus que la peine. Plus que la rage. Le moment qui reste après. Inassouvi. Le doute rond comme la mer qui se berce, indifférente. Le doute comme la vie éphémère, abandonnée par l'amour.

Tu es là, morte pour la dernière fois. Étendue comme un recueil de prières que je me murmurerai pas. D'autres le feront à ma place, évoquant volonté et courage en marge de ta vie de glace. Tu es là, silencieuse pour une dernière fois. Et moi, hurlante comme une sirène dans la nuit. Vivante dans ta disparition.

L'amour est une longue traversée.